Fraggio, un village perdu dans les montagnes du Val Taleggio

Nous le retrouvions pour la deuxième fois, là-haut, après que nous ayons longtemps suivi le vieux chemin des mulets désormais à moitié démonté, de ce que les gros orages l'utilisent comme rivière et en emportent à chaque fois un peu plus des éléments. Dans dix ou vingt ans, il n'en restera plus une pierre en place, ce ne sera plus qu'une sente terreuse et ordinaire qui n'aura plus rien à voir avec la belle structure d'antan, quand les muletiers le parcouraient tous les jours pour se rendre là-haut et puis même au-delà, vers des contrées dont l'on ne sait rien et où l'on n'ira probablement jamais. Et que surtout des préposés aux chemins, au printemps en général, remettaient ceux-ci en état pierre par pierre. Que pas un caillou ne manque de cette construction laborieuse et utilisée depuis des siècles, que pas une pierre ne dépasse non plus et sur laquelle hommes et bêtes pourraient s'encoubler. Le chemin, à vrai dire, et c'était partout pareil, vu qu'il constituait la voie de communication unique et privilégiée, devait toujours être en parfait état, autrement les utilisateurs s'indignaient et s'adressaient à la commune. Aujourd'hui on ne dit plus rien, on accepte que ces chemins utilisés pourtant depuis des siècles, se dégradent. Parfois les routes modernes en utilisent l'ancien tracé, et il arrive même qu'on les éventre pour y enfouir des tuyaux. Dans ce cas-là, parce que les générations actuelles ne savent plus ni construire ni restaurer de tels chemins, ceux-ci ne sont pas loin d'être fichus. Et le peu qu'il en reste souvent ne mettra pas longtemps à disparaître à la suite des gros orages. C'est donc du massacre à tous les niveaux et il faut savoir s'en

contenter. Nous serions ainsi devenu une civilisation du provisoire, tout au moins d'une société qui n'a qu'un seul désir, faire le vide derrière elle afin que l'on oublie toute cette peine que dans le temps l'on avait eue. Il n'est pas bon de se souvenir de ce mode de vie qui avait en fin de compte chassé des milliers de citoyens et même des familles entières hors du pays.

La première chose que l'on voit, outre la maison rose à l'entrée du village, c'est l'église, et la place herbeuse qu'il y a devant, soigneusement entretenue.

L'église, avec ses belles formes primitives, avec son petit clocheton où est placée la cloche au son léger et aigrelet qui servait à appeler les fidèles à la prière ou à la messe. La corde est derrière la porte. Elle pénètre dans le plafond par un trou. Elle s'actionne facilement du fait que la cloche soit légère et si bien en rapport avec l'importance des lieux. Encore qu'ici, hameau désormais en partie déserté, dont plus de la moitié des maisons est en bas, il y avait tout de même autrefois une quinzaine de bâtisses et que l'ensemble de la population pouvait bien compter une centaine d'habitants, si ce n'est plus.

Alors on vivait en ces lieux et l'on ne se posait guère de question sur l'avenir du village qui allait durer toujours. Les champs des alentours, dont beaucoup en terrasse, surtout sous le village, étaient parfaitement cultivés. La forêt n'était qu'au loin, et puis encore, à force d'y puiser sans cesse, surtout pour le bois d'œuvre et celui de chauffage, elle s'était tristement clairsemée, au point même

que si la population avait du se développer encore, elle aurait complètement disparu. Et surtout les maisons étaient toutes debout, entretenues, dont on contrôle sans cesse les toits pour changer la moindre tuile cassée. C'était des maisons faites pour durer mille ans. Tout au moins le croyait-on, et il ne venait à l'idée de personne qu'un tel village, si bien accroché au flanc de la montagne, puisse être peu à peu abandonné par l'essentiel de ses habitants et même aller jusqu'à disparaître. Impossible. Vision de cauchemar que l'on n'avait jamais.

Panoramica degli anni ottanta di Fraggio (resti di terrazzamenti)

Le village de Fraggio tel qu'il se présentait, non dans les années huitante comme marqué, plutôt dans les années trente, alors que la forêt n'avait pas encore regagné la plupart des espaces non construits. Il y a certes ici déjà une forme d'abandon, mais la désertification est loin d'être achevée et la plupart des maisons, si ce n'est pas toutes, restent encore debout.

On visite l'église. Le toit a été refait avec les techniques ancestrales où rien ne dépare. C'est un travail parfait. Les grosses pierres ont été mises les unes sur les autres de manière à ce que pas une goutte d'eau ne puisse filtrer au travers. Hélas, l'ancien, tandis que l'église semblait avoir été définitivement abandonnée, ne retenait plus l'eau et les nombreuses gouttières avaient entamé la charpente et détruit une partie de l'intérieur que l'on voyait peu à peu se dégrader sans qu'on ne fasse rien. Pénétrer dans cette église était de ce fait un acte douloureux. Les murs avaient moisi, et la plupart des fresques étaient dégradées à un point tel qu'on ne pourrait probablement pas les restaurer. Celles-ci pourtant dataient d'un demi-millénaire au moins. On les avait peintes

peu après la construction de l'église. Des artistes reconnus étaient montés au village pour effectuer ce travail magnifique. Ils se logeaient probablement chez

l'habitant, dans l'une ou l'autre des maisons déjà en place. C'étaient des gens estimables et respectés qui savaient avec un art consommé faire revivre les épisodes majeurs de l'épopée évangélique. Et puis là aussi était venue la contre-réforme qui avait entamé cet héritage prodigieux à coups de marteaux sur les murs afin que les nouveaux crépis tiennent. Du massacre voulu par une population qui reniait déjà son patrimoine et s'accordait avec les nouvelles tendances. Celles-ci, ou d'autres peut-être, avaient ainsi permis la restructuration du plafond du chœur, fatras invraisemblable de décorations diverses, statues, fleurs stylisées, éléments torsadés, le tout en une matière que nous ne savons pas, gypse ou béton, d'un blanc immaculé. Chose pour le moins curieuse, ce sont ces rajouts grotesques, dans le pur style rococo, qui ont le mieux tenu,

pour être même restés parfaitement intacts. De ce fait les restaurateurs futurs auront de sérieuses questions à se poser. Tout bazarder de ce fouillis afin de faire retrouver à l'église sa pureté d'origine, ou au contraire garder cet invraisemblable attirail à titre de témoignage d'une époque étrange où le beau et le sobre avaient été jeté aux orties pour être remplacés par une débauche, si ce n'est pas une orgie, d'éléments décoratifs d'un kitch pathétique.

Sobriété et élégance d'une petite église aux lignes certes rustiques, mais d'une grande pureté. C'est une véritable émotion culturelle que de la découvrir ainsi « habillée », avec son toit de pierre, au milieu des montagnes.

C'est ici Fraggio, un village dans la montagne, à la limite des duchés de Milan et de Venise. Si bien que cette collectivité pouvait peut-être vivre en partie de cette situation originale, à cheval sur deux frontières. Certaines maisons, dont on voit encore les grandes portes en arc de cercle, devaient avoir été des entrepôts où l'on entassait les marchandises, que l'on montait ou que l'on descendait sans cesse. Il ne devait ainsi pas y avoir un seul jour où l'on ne trafiquait pas, et ce petit commerce devait avoir enrichi certains des propriétaires qui purent agrandir et embellir leurs maisons pour les transformer bientôt en des ensembles impressionnants mais dont la beauté n'avait nullement été entachée.

Parlons ici de la maison qu'une photo placée sur le panneau explicatif mis à proximité de l'église révèle. Son sort ne fait aucun doute. Elle va crouler pour n'être plus dans un avenir relativement proche qu'un monceau de pierres et de

gravats. Il est très certain que ses propriétaires, peut-être nombreux, n'ont pas su s'entendre et de ce fait ont préféré la laisser à l'abandon plutôt que de trouver une solution possible pour lui redonner son lustre d'autrefois. Les successions difficiles, à ce propos, ont été la condamnation impitoyable, en ce drôle de pays, de milliers de bâtisses de même type. Car non seulement on ne s'accorde pas, mais en plus on ne saurait remplacer une seule tuile sur un bien commun. Que les gouttières fassent donc leur office, et que les pluies pourrissent les charpentes, détruisent les planchers, sapent les murs. Le travail du temps à cet égard est rapide et son action est bientôt irréversible.

C'était vraiment là une belle maison, constituée de deux corps de bâtiments soudés l'un à l'autre. Le plus grand, avec les balcons de bois sur deux façades au

Casa Torre di Fraggio anni settanta

moins, offrait un élément utilitaire et décoratif de grande beauté. De cette partie il ne reste rien, tout s'est effondré. La deuxième partie est encore debout, mais dans quel état. Toit en partie défoncé et effondré, pièces sous-jacente envahies par les débris, portes délabrées ou inexistantes, seul demeure en fait le rez de chaussée qui s'ouvre au-delà d'une porte que l'on se hâte de franchir de peur de recevoir une tuile tombée du toit. Ici se trouvent ce que l'on considère comme les entrepôts. Ceux-ci autrefois plus vastes, la moitié de cette seconde partie de maison ayant disparu depuis longtemps, offrent pourtant de découvrir un plafond voûté qui pourrait encore résister longtemps à la dégradation. Sa belle structure « cruciforme », montre l'intérêt qu'on avait pris à l'époque afin de construire du beau et du solide, quelque chose qui puisse non seulement servir, mais durer. C'était donc là une vraie civilisation de montagne, où régnait une certaine aisance, avec même, qui le sait, et peut-être ici, des locaux

administratifs que l'on pourrait assimiler à une douane. Cette histoire lointaine ne saurait nous être connue par les quelques éléments que nous pouvons tirer de nos analyses sommaires, et demeure dans tous les cas d'une certaine complexité. Ces restes en sont le témoignage émouvant.

On était ici dans un monde, comme ailleurs, dans toutes ces vallées, où la pierre domine. Un matériau dont on fait les maisons. Les charpentes sont coupées dans les gros bois de la région. Celui-ci, à l'époque, est abondant. Il finira par devenir rare. Nous sommes à mille mètres. Le climat paraît bon, ce qui autorise en conséquence des cultures que désormais l'on ne voit plus à ces hauteurs : céréales et maïs ainsi furent la nourriture de ces habitants de montagne qui s'accrochaient à leur terre dont ils n'auraient pas cédé un pouce. Elle permettait de nourrir les familles, donc de rester en l'endroit et non de partir.

Le panneau donne d'autres explications sur le village. Il offre même de découvrir celui-ci dans sa plus grande extension. On signale à propos d'une vue générale qu'elle daterait des années huitante, tandis qu'en réalité elle est plus ancienne que cela, révélant un village vieux d'au moins huitante ans. Et l'on s'en rend compte par quelques détails que révèle l'analyse un peu attentive, c'est l'époque même où les hommes partent pour aller en belle saison gagner leur vie

ailleurs. L'âge d'or de la république de Venise ou du Duché de Milan n'est même plus un souvenir. On l'ignore désormais. Reste le témoignage d'époques plus récentes, austères et dures, où l'on peine à gagner sa croûte, où les familles malgré tout se multiplient – est-ce une fois encore l'influence de l'église ? – et où bientôt celles-ci éclatent pour aller se répartir dans tous le pays, voire même souvent à l'étranger. On parlera alors de France, de Suisse, d'Argentine et d'Amérique. Oui, ils seront là-bas, les nôtres, et si, établis dans les régions les plus proches, ils reviendront quelques fois, pour les autres, ce sera une coupure définitive. Ils auront abandonné à jamais le village. Ils ne seront pas forcément partis de gaîté de cœur, plutôt par pure nécessité. L'on était devenu trop nombreux, les voies commerciales n'étaient plus les mêmes, la terre ne pouvait nourrir autant de monde, restait la seule solution possible : partir.

Ils l'ont fait. Et si au début les familles restaient encore suffisamment nombreuses pour pourvoir à l'entretien du village, bientôt même certaines dépérirent et finir par tout abandonner, terres et maisons, pour à leur tour s'en aller en des lieux jugés plus cléments. Ce fut-là le début d'un déclin irréversible qui laissa le village en l'état qu'on découvre aujourd'hui. Seules quelques maisons, trois ou quatre parmi une quinzaine, sont encore debout, certaines récemment restaurées. A la diable, dirons-nous. Mais à ce propos une question se pose à laquelle nous ne pourrons pas apporter de réponse : vaut-il mieux une maison mal restaurée, où souvent le mauvais goût influence négativement l'aspect extérieur, qu'une maison en ruine ? La ruine est triste. Elle est déchéance. Elle n'est jamais faute de goût !

Illustrations complémentaires

Eglise de Salzana, sur le chemin qui conduit de Sottochiesa à Foggia.

Plus haut, la merveilleuse petite chapelle de Foggia.

Pénétrons dans l'église, où se voient encore parmi tout le fatras des transformations rococo postérieures, les anciennes fresques. Il n'est pas certain que celles-ci puissent retrouver leur splendeur d'autrefois, l'intérieur de la bâtisse étant dans un état de délabrement hélas fort avancé.

Le martelage des crépis primitifs et des fresques afin de mieux faire adhérer les stucs du rococo.

La visite pourtant intéressante de cet intérieur ne vous met pas le cœur en fête !

Plus de curé, plus de messe, plus de pénitents à confesser !

Un bénitier qui durera plus que le confessionnal.

Des maisons restaurées à l’excès voisinent avec des ruines dont le sort est déjà scellé, la moitié du village, si ce n’est plus, ainsi condamné à disparaître.

Ce qui était l’une des plus belles et plus importantes maison du village, toute entière, semble-t-il, dévolue au commerce.